Ami du Clergé du 27 août 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Nativité de la T. S Vierge — L'humilité de la naissance de Marie, 497.
Petits prônes. — XLV. *17e Dim. après la Pentecôte :* La divinité de Jésus-Christ, 499.
Le « Salve, Regina. » — X. La prière qu'il faut adresser à la Sainte Vierge, 501.
Des Conférences. — I. Le Père Charles de Foucauld, ermite au Sahara, 503.

POUR LA NATIVITÉ DE LA T. S. VIERGE

L'HUMILITÉ DE LA NAISSANCE DE MARIE

Mes frères,

C'est fête dans la maison d'Anne et de Joachim. Dieu a enfin comblé la longue attente de leur stérilité. Une petite fille vient de naître à leur foyer.

C'est fête surtout dans la maison de Dieu. Pour la première fois depuis que le monde est monde, un berceau accueille en toute vérité un petit ange : cette petite est immaculée. Et dans ses langes repose plus que l'espoir d'une famille, d'une race ou d'un peuple, c'est l'espérance du monde entier, de toute l'humanité.

C'est fête sur la terre et dans le ciel ; mais fête tout intime ici-bas et fête réservée là-haut.

Ici-bas, fête tout intime. C'est la joie de deux époux qui ont enfin ce qu'ils ont longuement attendu, désiré, demandé ; qui voient dans cette enfant le rayon de jeunesse qui baignera leurs vieux jours de sa lumière et de sa vie ; qui pressentent même que Dieu a des vues sur cette enfant miraculeusement accordée à leur vieillesse, comme sur tant d'autres enfants du miracle dans l'histoire d'Israël. Mais enfin ils ne soupçonnent pas, ils ne peuvent pas soupçonner toute la grandeur de son avenir : « Ses parents même ne la connaissaient pas », déclare le Bienh. de Montfort, c'est-à-dire qu'ils ignoraient les privilèges dont elle était comblée dès sa venue, le privilège de son immaculée conception et de sa plénitude de grâce, et qu'ils ignoraient plus encore sa gloire future.

Là-haut, fête réservée. C'est la joie de Dieu qui vient de donner au monde la merveille de sa création ; qui se penche pour contempler dans ses yeux le rayon de la grâce rédemptrice qui les a illuminés dès sa conception ; qui s'incline pour écouter les adorations, les louanges, les prières qui montent vers lui de ce petit cœur à l'amour déjà plus vaste que le cœur du monde. Mais enfin, pas plus qu'aux hommes, Dieu n'a révélé à ses anges les secrets de ses desseins sur cette enfant : « Les anges se demandaient souvent les uns aux autres, ajoute le Bienh. de Montfort : *Quæ est ista ?* quelle est celle-ci ? quelle est cette merveille ? »

Quels contrastes étranges ! Celle qui vient de naître, la T. S. Vierge Marie, est fille de sang royal, et elle n'a point de cour autour de son berceau. Elle est la fille préférée de Dieu, et rien d'extraordinaire ne la signale à l'attention distraite de l'humanité.

Avec le recul du temps, à la lumière de l'Evangile, grâce au sens surnaturel des choses dont nous sommes imprégnés après dix-neuf siècles de christianisme, ces contrastes n'ont plus rien qui étonne. Nous savons qu'en définitive la seule vraie grandeur de l'homme, ce n'est ni la fortune, ni le rang, ni la renommée, mais son âme d'enfant de Dieu. Nous savons que la seule vraie grandeur de l'âme, ce n'est ni le sensible, ni l'extraordinaire, ni le miracle, mais cet invisible et cet impondérable qu'est la grâce sanctifiante dans l'âme. Mais alors, c'est la double leçon que la nativité de la Vierge apporte pour la première fois à un monde dominé par les vanités d'ici-bas et que notre société moderne, envahie par le matérialisme ou avide de sensations nouvelles inconnues, a besoin de réapprendre. *Omnis gloria ejus ab intus.* Toute sa gloire et toute notre gloire, c'est l'âme immortelle et la grâce invisible de Dieu dans cette âme.

I

Marie appartient par sa naissance à la famille royale qui a longtemps régné sur la nation de Juda. D'après les généalogies que nous donne l'Evangile, on peut compter dans cette famille, sur une durée de plus de quatre mille ans, une série de dix-neuf rois qui va de David à Jéchonias. Et si le pouvoir passe alors à d'autres mains, il y aura encore dans les siècles qui s'écouleront jusqu'à la venue du Messie, des époques de restauration qui donneront aux princes du sang un regain d'actualité et de gloire.

Marie appartient aussi par alliance à la famille sacerdotale. Nous la retrouvons plus tard chez sa cousine Elisabeth et chez le prêtre Zacharie. Et le monde religieux tient le premier rang dans la société de l'époque.

Surtout, Marie appartient, par sa vocation, à une hiérarchie à part. Elle sera la Reine du ciel et de la terre. La volonté de Dieu et la dévotion du monde ne la sépareront plus du Roi des rois, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Malgré de si belles traditions, malgré de si hautes alliances, malgré cette sublime destinée, c'est le silence et l'obscurité autour de son berceau.

Quand elle vient au monde, le trône est renversé, les héritiers de l'illustre race royale à laquelle elle appartient, ont quitté la capitale pour mener en province une existence moins luxueuse, un train de vie plus modeste, mieux en rapport avec la ruine de leur fortune ; et si elle-même naît peut-être à Jérusalem, comme le veut une tradition, du moins ses plus proches parents ont déjà émigré vers Nazareth de Galilée, et c'est là, dans un coin obscur, que viendra la trouver sa vocation sublime.

Quand elle vient au monde, en dehors des félicitations des parents, des amis, des voisins, sans doute aucune effervescence dans la maison des siens. L'Evangile ne nous rapporte pas qu'on se soit demandé avec curiosité, comme à Hébron, à la naissance de Jean-Baptiste : « Que sera cette enfant ? » Même nous ne connaîtrons que par la tradition les noms d'Anne et de Joachim ses parents.

Quand elle vient au monde, point de délégation d'anges, ni de bergers, ni de mages, comme à Bethléem, pour rendre hommage à leur Reine au nom du ciel et de la terre.

O orgueil de la naissance, ô gloriole des titres, ô vanité des situations mondaines, venez apprendre de la bouche d'une enfant le vide, le rien, le néant du bruit que vous faites, du tapage que vous menez, du clinquant dont vous éblouissez les yeux !

O mères qui rêvez, autour des berceaux, de fortune, de bonheur, de gloire et qui peut-être oubliez l'âme qui palpite sous ce frêle visage que vous couvrez de vos baisers, venez apprendre ici à songer pour vos enfants aux seules grandeurs véritables, solides et éternelles !

O les petits, les humbles, les pauvres, qui éprouvez à certaines heures je ne sais quelle rancœur contre les riches et quelle irritation contre votre sort, venez apprendre de votre sœur aînée l'amour ou du moins l'acceptation résignée de votre vie sans éclat ni richesse.

Car les voilà bien, les premiers enseignements de l'humble naissance de Marie, pareils aux enseignements de la naissance de Jésus. Dans la récitation de notre Rosaire, si nous méditions la naissance de la Vierge Marie comme nous méditons celle de Jésus, c'est la même grâce qu'il nous faudrait demander comme fruit de ce mystère, selon la méthode du Bienh. Père de Montfort : le détachement des biens du monde et l'estime des biens du ciel, le mépris des richesses et l'amour de la pauvreté. Le berceau de Marie, c'est le berceau d'une enfant de sang royal, c'est le berceau d'une enfant alliée à la famille sacerdotale, c'est le berceau de la Reine du ciel et de la terre, de la fille de Dieu, et malgré tant d'illustrations humaines et divines, c'est un berceau modeste : toute sa gloire, c'est l'âme de l'enfant qui y repose.

II

Mais cette âme est une merveille, la merveille de Dieu, car déjà elle est pleine de grâce, et la vraie grandeur de l'âme c'est cette grâce invisible de Dieu.

Et sans doute Dieu va vouloir la révéler à son entourage par des prodiges.

Il n'est pas rare en effet qu'il fasse éclater sur le berceau de ses saints de miraculeux présages de leur avenir et de leur gloire.

Au milieu de la nuit, la pleine clarté du jour inonde soudain la chambre où vient de naître S. Charles Borromée ; un essaim d'abeilles arrête son vol et se pose sur les lèvres d'Ambroise petit enfant, qui annonce sa future éloquence ; toute une pluie de fleurs emplit comme une corbeille de Fête-Dieu le berceau de la vierge Rose de Lima.

Même l'humble crèche de l'humble Enfant Jésus s'irradie du rayonnement de l'étoile mystérieuse ; une traînée lumineuse signale aux bergers l'étable cachée et leur Dieu naissant ; et dans la nuit calme du premier Noël, un chœur d'anges prolonge sur la terre le cantique qui célèbre au ciel la venue du Sauveur : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Quel prodige Dieu ménage-t-il pour fêter le joyeux avènement de la Reine du ciel et de la terre ?

Dans la maison d'Anne et de Joachim, le jour de la nativité de leur enfant, aucune féerie céleste, aucun événement merveilleux, aucun signe précurseur de sa destinée.

Eh quoi ! C'est à cela, à ce silence, à cette obscurité qu'aboutissent les pensées de Dieu, qui reposent sur cette enfant depuis les siècles éternels ?

Pourquoi s'en étonner ?

Ni les miracles, ni les clartés célestes, ni les vols d'anges n'ajoutent une once à la sainteté des âmes que Dieu gratifie de ces prodiges. Ce ne sont que condescendances divines en notre faveur, pour accréditer auprès de nous ses envoyés ou pour venir en aide à leur faiblesse. Son heure n'est pas encore venue de manifester aux hommes que l'aurore du salut vient de se lever sur le monde, et celle qui vient de naître, plus sainte déjà que tous les Saints, n'a pas besoin des douceurs et des consolations de l'amour divin pour s'abandonner totalement à cet amour.

Que dis-je ? Déjà elle a soif de retraite, d'humilité, d'effacement ; elle a soif de Dieu seul. Ne l'oublions pas, toute petite enfant, Marie est pleinement consciente et maîtresse de tous ses actes. « Marie a été très cachée dans sa vie, écrit le Bienh. de Montfort, le Saint des temps modernes qui a pénétré le plus profondément le mystère de la Vierge, Marie a été très cachée dans sa vie ; c'est pourquoi elle est appelée par le Saint-Esprit et l'Eglise : « *Alma Mater*. Mère cachée et secrète. » Son humilité a été si profonde qu'elle n'a point eu sur la terre d'attrait plus puissant et plus continuel que de se cacher à elle-même et à toute créature pour n'être connue que de Dieu seul. Dieu pour l'exaucer dans les demandes qu'elle lui fit de la cacher, appauvrir et humilier, a pris plaisir à la cacher dans sa conception, dans sa naissance, dans sa vie, dans ses mystères, dans sa résurrection et assomption, à l'égard de presque toute créature humaine. »

Ainsi, dès sa naissance, ce n'est pas assez pour elle de se détacher des biens du monde, de ses aises et de sa vanité, comme nous le méditions tout à l'heure, par le sacrifice volontaire du faste et de l'éclat dont aurait pu être entouré son berceau royal. Elle se détache encore de ce qui n'est que le sensible, l'accessoire, l'extraordinaire des biens de Dieu pour ne voir, n'aimer, ne rechercher que Dieu seul. Nouvelle leçon, et plus haute encore,

pour tant de personnes qui savent mettre leur âme avant le monde et ses vanités, mais qui ne savent pas toujours s'élever jusqu'à cette vie de foi, sans souci de sentir, de goûter, de savourer les douceurs de Dieu seul et qui n'apprécient et n'estiment de l'amour de Dieu que les consolations sensibles.

O Vierge enfant, apprenez-nous par l'humilité de votre berceau à mettre au premier rang dans notre estime et dans nos préoccupations notre âme née pour le ciel et la grâce invisible qui la divinise.

* *

« *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus*, toute la gloire de la fille du Roi du ciel rayonne de son âme. » (Ps. XLIV, 14). Mais viendra un jour où Dieu glorifiera magnifiquement l'obscure naissance de sa mère. Il la glorifiera à l'exclusion de presque toutes les autres. Dans celles même qu'il rendra glorieuses Marie aura sa part.

Vous le savez, l'Eglise ne fête pas en effet le jour anniversaire de la naissance de ses Saints, comme fait le monde pour ses célébrités, mais le jour anniversaire de leur mort. Ce que nous appelons notre naissance, n'est-ce pas en réalité, je veux dire du point de vue de l'éternité, une mort véritable, puisque nous venons au monde avec le péché ? Le vrai jour natal des Saints, *dies natalis*, c'est le jour de leur mort qui les engendre définitivement et irrévocablement, sans retour, à la vie éternelle. Aussi l'Eglise choisit-elle cet anniversaire de leur mort pour célébrer leur mémoire ; c'est à cette date qu'elle fixe leur fête dans le calendrier.

Elle ne fait exception que pour S. Jean-Baptiste, pour la Vierge Marie, pour notre divin Sauveur, entrés tous trois dans le monde sans tache ni souillure.

Et dans ces fêtes si joyeuses et si populaires de la Saint-Jean et de Noël, le souvenir de Marie est partout présent : c'est à sa voix que le Précurseur fut sanctifié et tressaillit dans le sein d'Elisabeth, c'est d'elle et par elle que nous est né Jésus.

La fête de la Nativité de Marie est surtout un triomphe. En ce jour les foules l'exaltent, la chantent et la prient. En ce mois de septembre, mois de la Nativité de Marie, vers les sanctuaires qui couvrent notre terre, les pèlerinages arrivent de tous les points de l'horizon, d'un même élan et avec un égal enthousiasme, comme pour faire amende honorable du silence qui entoura son berceau.

Car il est écrit pour elle et pour nous : « Celui qui s'abaisse sera exalté. »

PETITS PRONES

XLV

17e Dimanche après la Pentecôte

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Les Pharisiens s'étaient concertés pour tramer un piège à Jésus, puis l'un d'eux, se détachant du groupe, s'était approché du Maître et lui avait posé une question jugée par tous embarrassante; mais la réponse donnée avait tourné à leur confusion. Vainqueur de ce côté, Notre-Seigneur voulut étendre ses avantages. Passant à l'offensive, il demanda à ses adversaires l'interprétation d'un passage d'un psaume messianique. Le sens en était fort clair, et il suffisait de la plus élémentaire bonne foi pour reconnaître qu'il prouvait la divinité du Messie. Mais les Pharisiens, pourtant si fiers de leur science, préférèrent feindre l'ignorance plutôt que d'admettre cette conclusion.

Nous ne partageons pas leur aveuglement, puisque nous nous glorifions du titre de chrétiens, mais comme le texte en question se trouve dans un psaume que nous chantons chaque dimanche aux vêpres, profitons de cette occasion pour en pénétrer le sens ; puis nous examinerons sommairement sur quelles autres preuves s'appuie notre croyance en la divinité de Jésus-Christ. Jamais, en effet, nous ne serons trop persuadés de la solidité de notre foi.

I

Pour comprendre toute la portée de l'argument employé par Notre-Seigneur, il faut vous souvenir que la venue du Messie a été, dès les origines de l'humanité, annoncée par Dieu. De même que le lever du soleil ne succède pas sans transition aux ténèbres, mais est précédé d'une lumière de plus en plus vive éclairant la terre, de même il convenait que la connaissance du Rédempteur, d'abord confuse, allât se précisant peu à peu, à mesure que les temps fixés dans le plan divin étaient proches. Ce furent principalement les prophètes qui reçurent la mission de transmettre aux hommes le message de Dieu relatif au Christ. Publiquement reconnus comme les envoyés de Dieu, les révélations qu'ils apportaient au monde non seulement donnaient une satisfaction partielle à la pieuse curiosité du peuple fidèle, mais encore offraient cet avantage de dresser par avance comme le signalement auquel on discernerait le Messie quand il serait venu.

Parmi les prophètes, le saint roi David, bien que non compris dans leur nombre, tient une place importante, car ses psaumes inspirés, c'est-à-dire dictés par l'Esprit-Saint, contiennent une foule de détails nouveaux sur la personne et l'œuvre du Sauveur futur. Sans parler de ceux qui se rapportent directement, dans leur sens propre, à divers faits ou personnages de l'Ancien Testament qui figurent le Messie, il en est qui l'annoncent directement et de manière à ne souffrir aucune autre interprétation. C'est ainsi que David l'a vu par avance méprisé et crucifié, mais aussi roi triomphant et juste. En particulier, c'est lui qui a le plus nettement prédit sa divinité.

Le premier verset du psaume 109, dont nous parlons ici, en est un exemple. Il était certain, en effet, que le Messie devait être un descendant de David, car à plusieurs reprises Dieu l'avait promis à ce dernier. Et pourtant, quand l'auteur inspiré parle

de lui, il le désigne par une expression qui indique son éclatante prééminence : « Mon Seigneur », c'est-à-dire : mon maître, mon souverain.

Si le Christ n'avait été qu'un homme, fût-ce le plus glorieux des rois temporels, jamais il n'eût mérité une telle appellation à l'égard de David. Il eût été son égal, non son souverain, pas plus qu'un roi ne peut être nommé le souverain de ses prédécesseurs. Et ce qui est le plus frappant en ce passage, c'est que le terme employé pour désigner le Christ est le même que celui qui est appliqué à Dieu immédiatement auparavant, de façon qu'il soit bien évident que le sens en est identique dans l'un et l'autre cas. En effet, à moins de jouer sur les mots, un vocable reçoit toujours une signification identique dans le même membre de phrase.

En outre, que dit Dieu au Messie, dans ce verset ? — « Asseyez-vous à ma droite. » Voici l'oracle annoncé avec tant d'emphase. De nul autre on ne lit que Dieu lui ait jamais adressé une parole semblable. De même que Salomon, faisant asseoir sa mère à sa droite, en fit son égale dans les honneurs royaux, de même Dieu déclare ici Jésus-Christ son égal dans les honneurs divins. Mais personne ne peut partager ces honneurs, s'il n'est Dieu lui-même.

Dans l'Apocalypse, S. Jean nous a laissé une description du ciel : les vieillards, les animaux, les anges et les saints qui représentent la cour céleste sont autour du trône de Dieu, lui rendant hommage et se prosternant devant lui. L'Agneau, qui est la figure du Christ, ne s'incline pas devant la majesté divine. Il rompt les sept sceaux qui tiennent fermé le livre des destinées futures de l'Eglise et en son honneur on chante un cantique nouveau : « A celui qui est sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans tous les siècles des siècles. » (Apoc., v, 13). La voilà réalisée, la prophétie de David, la voilà, cette égalité dans les honneurs suprêmes.

De la divinité du Messie à celle de Jésus, l'étape était facile à franchir. Il suffisait d'examiner comment Jésus accomplissait les autres prophéties messianiques. On l'avait vu naître à Bethléem ; depuis, il avait été appelé Fils de Dieu en une vision éclatante, après son baptême ; le St-Esprit reposait sur lui d'une manière toute particulière ; il prêchait une doctrine supérieure à celle de Moïse et destinée à tous les hommes ; sa bonté lui attirait les cœurs. Or tout cela avait été prédit longtemps à l'avance, comme traits caractéristiques du Rédempteur.

Les Pharisiens possédaient une connaissance approfondie de la Sainte Ecriture, dont ils faisaient leur étude constante ; mieux que personne ils saisissaient la force de ses prédictions en faveur de la divinité du Messie et de Jésus. En constatant leur incrédulité obstinée en face de la vérité, nous voyons jusqu'à quel point les mauvaises dispositions du cœur peuvent obscurcir l'esprit, et cela nous aide à comprendre pourquoi il y a de nos jours encore tant d'incroyants, alors que les preuves qui établissent l'existence de Dieu et l'origine divine de l'Eglise sont si nombreuses.

II

Les prophéties sont un argument convaincant, mais il est d'autres preuves plus faciles à comprendre et par suite plus à la portée des esprits de culture moyenne.

Si l'on admet la véracité des Evangiles, — et comment s'y refuser, alors qu'elle se présente à nous avec des marques indiscutables ? — on doit regarder comme ayant été réellement formulées toutes les affirmations de Jésus. Or elles sont foule, celles qui ont trait à sa divinité.

Lui qui est d'une humilité extrême, il se proclame supérieur à tous les hommes : à Salomon, à Jonas, à Moïse, à Elie, à S. Jean-Baptiste lui-même. Bien plus, il n'hésite pas à s'élever au-dessus des anges eux-mêmes, qu'il appelle « ses anges », qui le servent, qu'il enverra au jour du jugement dernier rassembler les élus et séparer les méchants des justes.

Il fait des miracles en son propre nom, d'un seul mot, comme celui-ci, par exemple : « Je le veux, sois guéri. » (Math., viii, 3). Il enseigne en Dieu, en vertu de l'autorité suprême dont il se dit revêtu : « Vous n'avez qu'un maître, dit-il, le Christ » (Math., xxiii, 8) ; et en vertu de ce principe il donne à la loi du sabbat une interprétation contraire à celle des Pharisiens. Il remet les péchés par lui-même, accordant le pardon comme récompense de l'amour qu'on lui porte ; pourtant il admet la vérité de cet axiome du Pharisien : « Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu ? » (Marc, ii, 7). Il requiert la foi et l'amour envers sa personne comme condition du salut ; il se nomme lui-même le juge suprême, le Fils de Dieu. Cette dernière affirmation, il la maintient au moment où sa vie est en jeu ; il lui serait facile, pour éviter le supplice, de l'esquiver ou de lui donner un sens figuré ; s'il ne le fait pas, c'est qu'il ne veut pas trahir les droits de ce qu'il regarde comme la vérité pure.

Cela étant, Dieu aurait-il pu intervenir si fréquemment, en mettant sa puissance au service de Jésus, en opérant des miracles à sa voix, si toutes ses paroles n'avaient été en tous points conformes à la réalité ? Dieu aurait-il pu ainsi, non seulement laisser s'accréditer, mais encore provoquer directement une erreur extrêmement préjudiciable aux hommes ? Vous avez déjà, m. f., formulé intérieurement la réponse à ces questions : Dieu est infiniment saint ; s'il peut parfois permettre le mal, jamais il ne le produit. Dès lors, quand quelqu'un vient dire de différentes manières : « Je suis Dieu, et pour vous le prouver je vais faire tel ou tel miracle, » et que ces prodiges se réalisent en effet, il n'y a pas d'hésitation possible. L'aveugle-né, dans son robuste bon sens, le proclamait courageusement devant le Sanhédrin : « Il est vraiment étonnant, disait-il, que vous ne sachiez pas d'où il [Jésus] vient, alors qu'il m'a ouvert les yeux, car nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs, mais que

si quelqu'un fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait donné la vue à un aveugle-né ; c'est pourquoi, si cet homme n'était pas de Dieu, il n'aurait rien pu faire. » (Jo., IX, 30-33). Il n'aurait rien pu faire ! Bien des semeurs de fausses doctrines ont ainsi, en rendant manifeste leur impuissance sur ce point, offert le moyen infaillible de démasquer leur imposture. S'ils ont, malgré cela, réuni tant d'adeptes, c'est qu'ils flattaient les mauvais instincts de la nature humaine, seule notre religion résiste à l'examen de la droite raison.

Ne croyons pas que les Apôtres et les premiers chrétiens aient admis à la légère le dogme de la divinité de Jésus. Pour des Juifs, profondément attachés à la croyance en un Dieu unique, il avait au premier abord de quoi susciter plus d'une difficulté. Il ne fallut rien moins que les affirmations répétées du Maître, confirmées par des miracles, pour qu'ils se décidassent à l'adopter. Mais l'adhésion, une fois donnée, fut entière ; elle constitue un précieux témoignage pour nous et détruit par avance les assertions de ceux qui prétendent que la foi en la divinité du Christ est seulement le fruit d'une sentimentalité pieuse, éclos dans la conscience des chrétiens longtemps après la mort de Jésus.

S. Pierre, le premier, confessa publiquement cette vérité, sur les bords du lac de Tibériade. Comme Notre-Seigneur demandait aux Apôtres ce qu'ils pensaient de lui, il prit la parole aussitôt : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, » s'écria-t-il. Si plus tard, aux heures douloureuses de la Passion, il s'égara jusqu'à renier son Maître, il répara bientôt ce moment de faiblesse. Dans les discours qu'il adressa aux Juifs, le matin de la Pentecôte et en d'autres circonstances, il présente le Christ comme supérieur à David, juge des vivants et des morts, auteur de la vie, Seigneur de tous les hommes; c'est le Christ qui envoie l'Esprit-Saint et son nom est si grand que l'invoquer suffit pour accomplir des miracles et que le salut ne se trouve en aucun autre. Ne sont-ce pas là autant d'attributs de la divinité ? S. Pierre ne développe-t-il pas par là cet acte de foi que jadis, le premier de tous, il avait prononcé ?

Nous pourrions citer bien d'autres paroles, provenant de S. Paul et des Apôtres. Nous pourrions alléguer bien des faits et la pratique constante de la primitive Eglise. Chaque page du Nouveau Testament viendrait appuyer notre thèse, chaque siècle de l'Eglise viendrait nous attester sa croyance immuable. Si donc tant d'esprits, après de minutieuses études, ont admis cette vérité, si jamais la négation, malgré les sophismes accumulés, n'a pu triompher, concluons donc que nous sommes à bonne école et redisons hardiment cette parole que nous avons apprise sur les genoux de nos mères avant de l'apprendre sur les bancs du catéchisme : « Oui, Jésus-Christ est Dieu et nous l'adorons. » Ainsi soit-il.

LE « SALVE, REGINA »

X

Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exsilium ostende

LA PRIÈRE QU'IL FAUT ADRESSER A LA SAINTE VIERGE

Mes frères,

Je vous ai montré la toute-puissance de l'intercession de la Sainte Vierge. Aucun de nos besoins, vous disais-je, n'échappe à sa sollicitude maternelle, puisque du haut du ciel elle nous suit pas à pas. Et quand elle s'adresse pour nous au tribunal de la pitié, il est impossible que ses demandes ne soient pas exaucées, parce qu'elle les présente au nom de nos faiblesses et de son amour.

L'heure est donc venue de lui faire maintenant notre plus instante prière et de lui découvrir nos désirs les plus ardents.

L'Antienne du *Salve Regina* va nous aider encore à les formuler : « O Marie, notre Avocate, montrez-nous, après ces jours d'exil, Jésus, le fruit béni de vos entrailles. »

Voir Jésus, arriver à la vision de Dieu, telle est donc la supplication principale que nous devons faire à la Sainte Vierge.

L'Antienne ne nous trompe pas, en vérité, puisque, comme nous allons le méditer ensemble, c'est bien là, en effet : d'abord, notre *aspiration* la plus profonde ; — et, en second lieu, la grâce, et la *grâce exclusive* du christianisme.

I. — *Les aspirations de notre nature humaine*

Il y a dans notre nature, m. f., une contradiction douloureuse qui a frappé tous ceux qui pensent, et dont je vous ai moi-même donné plusieurs exemples déjà. C'est la perpétuelle opposition entre la grandeur de nos aspirations, l'immensité de nos efforts, et la médiocrité, j'ai presque dit l'inanité, des résultats obtenus.

Voyez : au point de vue physique, le travail acharné aboutissant à procurer seulement un peu de pain ; au point de vue moral, une âme qui se débat perpétuellement entre le désir du bien et les surprises du mal. Aussi en est-on venu à faire de cette contradiction comme la loi même de notre nature et notre plus vraie définition : « L'homme, a-t-on dit, n'est qu'une aspiration dans une longue impuissance. »

Eh bien ! m. f., au point de vue intellectuel, c'est la même chose encore. Il y a un mot qui résume toute l'histoire intellectuelle de l'humanité ; — remarquez bien : je ne dis pas son histoire littéraire, ou scientifique, ou artistique ; je dis, en général, son histoire intellectuelle. C'est le mot lapidaire de Bossuet : « L'homme ne sait le tout de rien. »

Oui, nous avons une curiosité que rien ne lasse ; nous voudrions boire à la source de toutes les

vérités, et c'est à peine si nous pouvons, à genoux, au prix de mille fatigues, en puiser seulement quelques gouttes qui toujours s'écoulent entre nos doigts...

Le monde extérieur d'abord. Vous savez le peu que nous en connaissons. Nous vivons dans les apparences, dans les phénomènes extérieurs, mais le fond des choses, mais les entrailles des réalités nous restent cachés, et c'est même devenu une théorie à la mode qu'il ne faut pas essayer de les scruter.

Nous-mêmes, nous ne nous connaissons pas. Je ne dis pas — remarquez-le encore — que nous ne connaissons pas les autres hommes. C'est une vérité banale, sans cesse répétée, que la vie est un grand théâtre où nous passons les uns auprès des autres, le visage couvert d'un masque. Mais je dis que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. Pourquoi notre vie a-t-elle pris un jour telle ou telle direction ? Par quel hasard, ou plutôt par quelle conduite mystérieuse, a-t-elle suivi telle ou telle route ? Il nous est, à tous, presque toujours impossible de nous l'expliquer.

Nous sentons qu'une main invisible nous pousse. Mais c'est encore une difficulté pour nous de la nommer.

Et, du spectacle des choses qui visiblement ne nous livrent pas tous leurs secrets, de l'étude de nous-mêmes dont nous ne pouvons pas sonder le mystère complètement, nous sommes ainsi nécessairement rejetés dans un autre problème, le problème de l'Etre au-dessus de tous les autres ; le problème de la Providence au-dessus de notre destinée ; — pour tout dire : l'éternel problème de Dieu.

Celui-là aussi, une certaine philosophie a voulu le bannir de nos préoccupations. Mais il s'impose malgré tout, et les décrets des philosophes n'y changeront rien.

Ce qui restera vrai, c'est le mot du P. Lacordaire : « Quelle est l'âme, si faible qu'elle soit, qui ne s'est arrêtée triste et pensive devant ce mot si court : Dieu ? »

Ce qui sera la pratique de toutes les intelligences, c'est l'angoisse de S. Thomas d'Aquin encore enfant.

Un jour, dans les grands bois du Mont-Cassin, sa physionomie d'ordinaire rieuse et épanouie s'enveloppa de mélancolie. Et comme le maître s'informait de ce qu'il croyait une tristesse d'enfant, S. Thomas d'Aquin lui répondit : « Maître, qu'est-ce que c'est que Dieu ? Dites-moi donc ce que c'est que Dieu ? »

Comme lui, comme S. Augustin avant lui, toutes les intelligences se poseront cette question. Elles en demanderont la réponse au vent qui passe, aux aurores qui se lèvent, aux vagues qui se lamentent, aux cimes qui s'endorment silencieuses dans les couchants embrasés. Et puisque de la mélancolie des soirs, comme de la limpidité des aurores et de l'accablement des midis, elles ne recevront jamais que l'incomplète réponse : « Nous ne sommes pas ton Dieu, cherche au-dessus de nous, » les intelligences monteront en effet, elles chercheront toujours plus haut, jamais assouvies dans leur soif de savoir, tant que l'énigme du monde ne leur aura pas dit son dernier mot, en lui découvrant enfin sa suprême réalité.

Et c'est à un tel point, m. f., que certains théologiens n'ont pas craint de voir dans ce désir de connaître jusqu'au bout, non pas un droit, certes, ni même un appel positif, mais une disposition, du moins, et comme une aspiration inconsciente à la vision même de Dieu.

II. — *La grâce du christianisme*

Nous avons le désir de voir Dieu.

Il reste, m. f., une seconde question. Qui pourra satisfaire ce désir, puisque, par l'effet de cette même contradiction dont je vous parlais tout à l'heure, il déborde, en somme, notre puissance et nos facultés ? Incapables de le découvrir, qui nous montrera Dieu?

Les anciennes religions n'y prétendaient pas. Elles disaient bien à l'homme : « Nous te rendrons Dieu propice ; nous lui offrirons, en ton nom, des sacrifices qui toucheront son cœur et fléchiront ses colères. » Mais elles n'allaient pas plus loin. Elles ne promettaient pas à l'homme de lui faire voir son Dieu et de le mettre en contact avec lui. Au contraire, elles l'éloignaient de ce contact comme d'une profanation sacrilège.

Dans les temples de l'Inde, de grands murs inclinés cachaient aux fidèles les mystères sacrés. Ils pouvaient tourner tout autour, pendant que les mystères s'accomplissaient, mais les mesures étaient prises pour qu'ils ne pussent pas les voir en y assistant.

Dans la Loi juive, autour de ce Saint des Saints où la gloire de Jéhovah descendait sur les ailes étendues des Chérubins, il y avait une barrière aussi, la barrière plus haute de la mort, interdisant aux profanes l'entrée des enceintes réservées.

Voir Dieu : le montrer aux hommes, c'est la grâce exclusive d'une seule religion, de la nôtre, du christianisme.

Oui, Dieu, nous l'avons vu vraiment. Jésus dans sa vie mortelle nous l'a révélé tout entier. Sa pureté infinie nous est apparue dans cette vie si grande, si manifestement au-dessus de toutes nos misères, qu'elle seule a pu jeter le défi magnifique : « Qui de vous m'accusera de péché ? » Sa lumière éternelle a resplendi dans ces paroles qu'aucune lèvre humaine n'avait connues jusque-là. Sa bonté sans limites a fait le miracle de se traduire pourtant dans cet amour étrange et profond qui est allé pour nous jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. L'humanité pouvait chanter l'hymne du vieux Siméon : « *Quia viderunt oculi mei, nunc dimittis in pace !* »

Mais Jésus n'est plus en ce monde, m. f. Est-ce que nous, nous ne verrons plus Dieu ?

Jésus n'est plus en ce monde ? Mais elle n'est pas vraie, cette parole-là ! Vous savez que nous n'avons pas perdu la grâce de sa présence. A toute âme chrétienne, si j'adresse la question que l'Eglise chante, après la Résurrection, à Marie-Madeleine : « *Dic nobis, Maria, quid vidisti in via ?* Qu'avez-

vous vu, ô Marie-Madeleine, dans votre promenade du matin ? » Si, dis-je, je pose à l'âme chrétienne cette question : « Qu'avez-vous vu sur le chemin de votre vie ? » vous savez la réponse qu'elle me fait : « *Sepulcrum Christi viventis, et gloriam vidi resurgentis.* J'ai vu le sépulcre du Christ vivant, et la gloire de sa Résurrection. »

Oui, le Christ vivant et ressuscité, l'âme chrétienne le voit dans le sépulcre plus doux où il dort sur nos autels. Elle a fait plus que le voir ; elle a pu entr'ouvrir la porte du sépulcre et respirer les parfums d'éternelle vie qui en émanent.

Qu'avez-vous vu encore, ô âme chrétienne ? « *Angelicos testes.* J'ai vu les anges témoins de sa présence. » Les anges qui l'adorent invisibles, et dont les ailes palpitent autour du tabernacle ; les anges visibles qui le consacrent, ou qui, à travers les siècles, sont venus en foule attester par leur amour le miracle permanent de sa présence au milieu de nous...

Et encore, ô âme chrétienne ? « *Sudarium.* » J'ai vu le suaire sous lequel le Christ se cache, les langes de la blanche hostie où il daigne s'envelopper...

Et enfin : « *Vestes.* » J'ai vu, près du suaire, des vêtements déposés. C'étaient toutes les misères, toutes les faiblesses, tous les péchés, toutes les défaillances que les âmes étaient venues dépouiller à l'autel, pour y prendre en échange le vêtement héroïque et lumineux de toutes les vertus...

Que reste-t-il, m. f. ?

Le Christ lui-même, ô Marie-Madeleine. L'avez-vous vu ? L'avez-vous vu aussi, ô âme chrétienne ?

Oui, peut-être qu'à nous, comme à Marie-Madeleine, Jésus, dans l'extase de nos communions, nous est parfois apparu. Nous avons fait plus que regarder son sépulcre et croire à sa présence ; cette présence, nous l'avons sentie tout à coup, et nous nous sommes instinctivement retournés pour Le regarder. Jésus était là derrière nous, nous appelant par notre nom, comme au jardin de la Résurrection il avait dit à Madeleine : « Marie ! » — Et nous avons couru pour nous jeter dans ses bras avec ce cri : « *Rabboni !* O mon bon Maître, c'est vous ! »

Alors, m. f., est-ce le paradis, l'heure de la vision joyeuse ? — Non, le Christ, au sépulcre, avait écarté Madeleine et reculé par un mot l'heure des suprêmes tendresses : « *Noli me tangere !* Ne me touchez pas encore aujourd'hui ! »

Que restait-il à faire ?

Il restait que Marie-Madeleine allât dans la solitude, montant vers Jésus par l'extase, en attendant qu'elle y montât par la mort.

Et nous aussi, pour voir Jésus, il reste et il faut que nous montions à lui par la mort. Alors, ce ne sera plus la foi, ce sera la vision. Ce ne seront plus les communions de ce monde, ce sera l'éternelle communion du Paradis.

* *

Je veux terminer cet entretien, m. f., en vous citant une coutume en honneur dans les vieux Ordres religieux.

Quand le religieux est sur le point de mourir, si Dieu lui fait la grâce que ce soit au milieu des siens et ne l'arrête pas au hasard sur le sillon, la communauté se rassemble dans la petite cellule d'où il doit partir pour l'éternité. On tient dans ses mains défaillantes un cierge allumé, et les Frères, autour de lui, chantent une fois encore le *Salve Regina.* Pourquoi donc cette prière au dernier moment, même après les solennels adieux de la liturgie ?

O Mère ! c'est pour que vous l'entendiez, pour que vous l'exauciez bien vite ! C'est pour arriver aux suprêmes paroles que j'ai essayé de commenter aujourd'hui. C'est pour que Jésus, le fruit béni de vos entrailles, vous le montriez, après l'exil, au voyageur qui part pour la vraie patrie. Ainsi soit-il.

DES CONFÉRENCES

I

LE PÈRE CHARLES DE FOUCAULD

Ermite au Sahara

Mesdames, Messieurs,

S'il est une vie étrange qu'on eût peu attendue en notre XX^e^ siècle, et dont le récit par René Bazin a paru comme un feuillet détaché des légendaires moyenâgeux [1], c'est bien celle du vicomte Charles-Eugène de Foucauld de Pontbriand, lieutenant de cavalerie, petit-fils et petit-neveu de colonels de cavalerie, d'infanterie, du génie, petit-neveu d'un officier de marine et d'un contre-amiral qui combattirent longtemps sur les « vaisseaux du Roy », petit-neveu de martyr, descendant (après un millénaire) d'un guerrier devenu moine, — moine lui-même et enfin ermite en plein désert islamique, et martyr pour Dieu et la France !...

Ecoutez plutôt ce bref résumé.

Notre héros naît à Strasbourg le 15 septembre 1858. Sous-lieutenant de hussards, puis de chasseurs d'Afrique, sa vie dissipée l'oblige à quitter l'armée. Il revient cependant pour combattre l'agitateur Bou-Amama, puis démissionne en 1881. Il décide alors sa grande « Reconnaissance topographique du Maroc ». Il se déguise en « rabbin » russe et parcourt le pays, du 20 juin 1883 au 23 mai 1884, impassible au milieu des pires dangers. En 1887-88, il publie les magnifiques résultats techniques de son voyage. C'est un événement dans le monde savant.

Mais déjà d'autres tâches l'attiraient.

A la suite d'une randonnée dans le sud-algérien, il s'était converti (octobre 1886) et mis sous la direction de l'abbé Huvelin, l'ancien élève de Normale qui avait baptisé Littré mourant. Fin 1889, il renonce à tous ses biens, entre à la Trappe sous le

[1] *Charles de Foucauld,* par René BAZIN, in-8 de 490 p., 15 f., Paris, Plon. — Voir aussi, dans la « Bibliothèque catholique illustrée, » *Le Père Charles de Foucauld,* de Mgr A. BOUCHER, 5 f., Paris, Bloud et Gay. — *Ecrits spirituels de Ch. de Foucauld,* in-12 avec portrait, 8 f. 10, Paris, de Gigord.

nom de Frère Marie-Albéric, passe six ans (1890-1896) au monastère de Cheikhlé près Alexandrette (Syrie) et revient à Staouéli, puis à Rome, où ses supérieurs étudient sa vocation irrésistible pour un genre de vie plus renoncé et l'autorisent à quitter l'Ordre (23 janvier 1897).

Le voilà jardinier, homme à tout faire des Clarisses de Nazareth et de Jérusalem (1897-1900). L'appel au sacerdoce se fait entendre, impérieux. Charles de Foucauld rentre en France, habite plus d'un an la Trappe de N.-D. des Neiges près Viviers, heureuse de l'accueillir, et Mgr Bonnet l'ordonne enfin le 9 juin 1901.

Dès lors, il s'abandonne à la Providence qui l'attire. Il s'enfonce, en vrai Père du désert, dans les solitudes désolées du Sahara, d'abord à Beni-Abbès (1901-1905), puis, sur l'avis de son ami le colonel Laperrine, à Tamanrasset, à 700 kilomètres au sud du dernier poste français (1905-1916). Son essentiel apostolat est d'offrir silencieusement à Dieu le Saint Sacrifice pour les infidèles qui l'entourent, et de s'offrir lui-même en victime pour eux. Peu à peu, il l'espère, sa bonté rayonnante conquerra les Touaregs nomades à l'Evangile.

Mais le 1er décembre 1916, une bande de razzieurs nomades l'assassine, à l'instigation des ennemis de la France, et après qu'il a refusé la formule musulmane de prières.

Telle fut sa vie, Mesdames, Messieurs, dans les grandes lignes extérieures, assez tourmentées. Vous avez remarqué la période de préparation qui va de la conversion (1886) au départ pour Beni-Abbès (1901) : quinze ans ; et la période de réalisation, 15 ans aussi (1901-1916), dans le désert saharien. A l'intensité de la première, jugez de la valeur de la seconde.

Elle tient toute en deux mots : le Père de Foucauld fut un grand Français et un saint apôtre.

I. — *Grand Français*

Il avait de qui tenir. Depuis neuf cents ans, le nom des Foucauld brillait dans l'histoire de France, aux Croisades, à l'épopée de Jeanne d'Arc (Jean, chambellan du Dauphin Charles, assistait au sacre de Reims), aux guerres de conquête du Béarnais qui écrivait à Jean III de Foucauld, « son bon et assuré ami » : « J'ai de vous autant de contentement que vous pouviez désirer », en France, en Italie, en Espagne, dans les Allemagnes, cette famille périgourdine devenue alsacienne prodigue son sang inépuisable.

Enfant, Charles de Foucauld joue au soldat, comme tout le monde, bâtit des ports en sable, comme tout le monde, mais qu'on ne se moque pas de son œuvre, qu'on n'y mette pas des pommes de terre en guise de boulets !... Charles piétinera tout, roulera les tubercules dans le sable, et puis le soir introduira cette glu innommable dans tous les lits de la maison...

A 18 ans, il entre à St-Cyr, le dernier. Entre temps, le Révérend Père du Lac, recteur de l'Ecole de la rue des Postes, a dû le renvoyer de l'internat (en février, il n'avait pas encore coupé les pages de la géométrie reçue en novembre). A 20 ans, il sort de St-Cyr le dernier. Il entre à Saumur, il partage la chambre du futur marquis de Morès, qui sera tué en 1896 au Sahara, 20 ans avant Foucauld... et ce sont des séries ineffables et célèbres de nopces et festins, de punitions enchevêtrées. Vaille que vaille, le voilà sous-lieutenant. Ses logeurs ne peuvent pas supporter ses frasques : tour à tour ils le chassent. Il passe en Algérie, et ses débordements de housard, qui feraient rougir un capitaine de cuirassiers, obligent son colonel à exiger qu'il quitte le service... C'est une vie gâchée.

Et je vous annonçais, Messieurs, un grand Français. Voici :

Subitement, l'agitateur Bou-Amama a suscité contre nous la guerre sainte. Dans les veines de Foucauld le sang des croisés, des soldats, des marins, ses ancêtres, le sang de France a tressailli. Il demande à reprendre l'épée. Il accourt. Il se bat. Il supporte la faim, la soif, l'insomnie ; aucun raid ne fatigue ce centaure ; ce jouisseur est aux petits soins de ses hommes ; le fêtard, devenu un héros, est un type de chef.

Désormais l'aiguillage est définitif, sans aucun déraillement.

C'est que son opulente nature, privée trop tôt du père et de la mère qui l'eussent épanouie, avait dû attendre le temps de l'épreuve pour se connaître et porter ses fruits. Au lycée, en effet, l'âme de l'enfant avait été complètement négligée. Par contre, son intelligence avait reçu une solide formation. Charles était un paresseux intelligent. Sans en avoir l'air, il aima les humanités et leur garda un culte. A St-Cyr, il ne regardait même pas ses théories ou ses cours ; il s'en remettait à sa bonne étoile pour n'être pas « séché ». Mais ses loisirs se passaient à dessiner, à fréquenter, surtout, les auteurs grecs et latins.

Plus tard, dans la bataille même, il ne gardera du Foucauld de Saumur et de Pont-à-Mousson que ces deux traits : un peu de snobisme, cessant de fumer parce que sa marque préférée devient introuvable, — l'amour du grec, portant jour et nuit une mignonne édition... d'Aristophane. Au commerce des classiques, il ajoutera bientôt la lecture assidue — jusqu'à la mort — du Bulletin du Comité de l'Afrique française. Il étudie la coutume berbère. Il scrute l'avenir marocain ; il pressent les destinées qui veulent le Nord-Africain français de Tunis à Casablanca ; il va, éternel précurseur, ouvrir les voies à la France au Maroc.

Au Maroc. — Caché sous les dehors d'un pauvre juif, mi-algérien, mi-syrien, à qui personne ne daigne parler, sauf les valets qui le tutoient, nul ne le reconnaît. Des officiers de son régiment le voient manger des olives sur une place de Tlemcen : « Ce petit juif accroupi, se gaussent-ils, on dirait un singe. » Du 10 juin 1883 au 23 mai 1884, il marche pieds nus, il reçoit des injures et... des pierres, il écrit la nuit sans lumière ; le jour, il

cache dans sa main un carnet de 5 centimètres carrés, un crayon de deux centimètres et, sous ses habits crasseux, les baromètres, thermomètres, boussole, sextant, etc. Plusieurs fois, on le soupçonne d'être un chrétien ; sa vie est menacée par les voleurs, par les fanatiques, par son escorte même. Il va. Ses finances sont à bout : il va, et d'un tel pas qu'il faudra quarante ans, beaucoup de sang versé et le Protectorat établi, pour que d'autres Français parviennent là où Foucauld, seul et sans armes, a osé pénétrer. Lyautey l'a proclamé, le jour où nos soldats conquirent enfin Ouaouizert l'inviolée.

En effet, le pseudo-rabbin a traversé le Maroc du Nord au Sud et à l'Ouest, est revenu par la route du Nord-Est vers Oran, méconnaissable, harassé, mais heureux.

A lire son ouvrage *Reconnaissance au Maroc,* on demeure confondu par la somme de renseignements que de Foucauld a rapportés de ce voyage de onze mois à travers les régions les plus difficilement accessibles de l'Atlas. Ayant déterminé 45 longitudes, 40 latitudes et 3.000 altitudes, il étudie 2.250 kilomètres de pays inconnu et rectifie 689 kilomètres parcourus par ses devanciers. Son travail, qui lui vaut la médaille d'or de la Société de Géographie de Paris, laisse à la postérité d'innombrables et incomparables richesses...

« Auprès de l'œuvre accomplie par lui, dit l'Anglais Meakin, les tentatives des autres voyageurs n'ont été que « jeux d'enfants ». Mais les périls et les fatigues de Foucauld n'ont pas été vains pour la France. Par là, le Protectorat marocain nous a coûté moins d'or et moins de sang.

Moins de six ans après, c'est en Asie que nous le retrouvons, non loin d'Alexandrette, dans ce pays arménien où le massacre est endémique. Pourquoi ?

Lorsque l'explorateur s'était présenté à la Trappe de Notre-Dame des Neiges, le Rme Père Abbé dom Martin lui avait demandé :

— Pourquoi choisissez-vous notre maison, dans ce rude climat des Alpes ?

— Parce que, avait-il répondu, étant très pauvre, elle n'a pas craint de fonder en Syrie la Trappe de Cheikhlé et de l'entretenir à grands frais depuis longtemps, par patriotisme.

Dieu premier servi, sans doute ; mais Dieu servi par France d'abord.

Le travail littéraire et scientifique. — De même, devenu porte-étendard du Roi Jésus, il travaille pour Dieu et France, comme S. Louis.

Il étudie à fond le tifinar et le tamachek (langues écrite et parlée) des Touaregs. Il cause avec les vieillards surtout. Il note les mots, les tours de phrases. Il recueille les légendes, les poésies, les traditions qui sans lui se perdraient pour les autochtones eux-mêmes. De ce peuple de « troubadours et de guerriers », aux mœurs de primitifs si pittoresques, il connaît l'histoire, les rites, la langue mieux que leurs plus fameux aèdes. Il publie ses lexiques en 1908. Puis il prépare un grand dictionnaire tamachek-français, le « Larousse Targui » a-t-on dit, qui contient des notes nombreuses d'histoire, d'ethnographie, de géographie du pays. Il y joint un recueil de 3.000 poésies, texte targui et traduction française. Dictionnaire et anthologie échapperont à ses bourreaux.

Aux travaux littéraires, il ajoute les observations scientifiques. Il s'improvise météorologiste. Il étudie le tracé d'une voie ferrée transsaharienne. Il appelle la T. S. F. Et ses livres, ses notes, ses leçons restent des modèles pour nos magnifiques Africains, les officiers et les soldats qui donnent un empire à la France.

L'influence pro-française. — Moine et savant, il reste soldat. Si on lui demande son avis sur une opération de police faite ou à faire, si quelque randonnée de pillards a enlevé troupeaux et femmes, assassiné et mutilé les hommes, on voit revivre le chef ardent, le justicier qu'il avait été dans la poursuite des bandes de Bou-Amama : « Il faut les rejoindre, disait-il, et y aller rudement. »

Il rêve de traverser le Sahara jusqu'à Tombouctou, avec son ami Laperrine, qui écrit à un officier supérieur : « Vous pouvez compter sur Foucauld comme sur un instrument parfait de pacification et de moralisation. Il fera là-bas en petit ce qu'a fait le grand cardinal Lavigerie en Tunisie pour l'influence française. » Ensemble ils font les tournées d'apprivoisement parmi les tribus frémissantes. Il continue seul ; c'est lui qui conquiert le grand chef, l'aménokal des Hoggars, Moussa Ag Amastane, douteux au début sinon hostile, et Moussa restera fidèle.

C'est lui qui gagne le même peuple par ses aumônes, par ses remèdes. Une année la grippe se promène en Ahaggar. Bien vite, Foucauld écrit : « De la teinture d'iode, des pilules d'opium et quelques purges feraient grand bien. On m'a mis à sec de sulfate de soude. Les haratin se bourrent d'orge et de blé nouveau, et il faut ensuite se bourrer d'ipéca. »

C'est lui dont la masure devient un centre actif de renseignements ...à l'occasion une agence matrimoniale... L'ascète ne craint pas même d'apprendre le tricot et le crochet pour transmettre ces arts utiles aux femmes étonnées ; même, même, il achète et il distribue des flacons de teinture noir de jais. « Les cheveux blancs, dit-il, humilient beaucoup les femmes, c'est une charité, et un moyen d'avoir des amies fidèles. » N'est-ce pas l'éternelle histoire, Mesdames ? Au Sahara, comme partout, qui a les cœurs féminins est maître.

Surtout, le Père multiplie les informations politiques et militaires. « Je crois, écrit-il à un officier, qu'il y a lieu de surveiller les marabouts plus que d'habitude, non ceux du pays, mais ceux qui pourraient vouloir venir de Tripolitaine chez nous. Les Turcs envoient volontiers des émissaires de bas étage semer des fausses nouvelles et chercher à exciter les populations. » Une autre fois, plus bref : « Rien de nouveau politiquement. »

Si un Français s'oublie et commet quelque faute dont le prestige de la France puisse souffrir, Foucauld déplore, mais ne condamne qu'à regret : « Cela jette sur le malheureux, dit-il, un jour peu

favorable... mais admettons que le cafard, un cafard gigantesque, y a été pour presque tout... mais malgré cela... »

Chez lui, aucune faiblesse. Par sa vertu, par l'ascendant même de son talent de cavalier, devant lui les Touaregs s'inclinent, et parce qu'ils le voient si haut, eux qui vivent en apaches parmi les femmes qu'on ne peut plus qualifier, parce que son âme est grande, tous concluent que la France est grande ; et parce qu'il se fait aimer, les tribus dégradées se relèvent et se haussent jusqu'à aimer en lui la France.

La guerre 1914-1918. — Mais la guerre éclate. Le Père, qui avait prié sa famille de l'abonner à *l'Echo de Paris* s'il y avait la guerre, le Père hésite. Son cœur de soldat bondit. Partir ! Revêtir l'uniforme toujours aimé ! Courir sus à l'ennemi ! Mais au front, il ne serait qu'un commandant de compagnie de plus. Au Sahara, il est une puissance qui fait régner la paix française sur la moitié d'un continent. Laperrine, chef de nos effectifs là-bas, le retient au poste. Il se résigne.

« De corps, écrit-il à Mgr Bonnet en juin 1916, de corps je suis ici, où je resterai jusqu'à la paix, pensant y être plus utile qu'ailleurs. Mais combien souvent mon esprit est au front, où la lutte doit être en ce moment plus ardente que jamais, et à l'arrière où tant de familles pleurent ce qu'elles avaient de plus cher ! »

Il admire « ces grâces si grandes et si nombreuses dont Dieu a favorisé la fille aînée de son Eglise depuis le début de cette guerre. » Il célèbre le Sahara « calme et fidèle, aussi calme que si la paix était universelle, » et il ajoute : « Nos sujets algériens, tunisiens, soudanais, se font tuer en foule pour nous sur tous nos champs de bataille ; leçon pour les chrétiens de France, qui, la paix faite, devront se souvenir de ce qu'ils leur doivent et remplir à leur tour leurs devoirs envers eux, en travaillant au salut de leurs âmes et à leur progrès intellectuel et moral. »

Certes, le Sahara nous reste, somme toute, fidèle. Mais le Père seul en était cause, et l'influence prodigieuse qu'il avait su conquérir. Ainsi, la tribu des Dag-Rali, qui, en 1902 encore, avait lutté jusqu'à extinction, peut-on dire, contre le lieutenant Cottenest, à Tit, avait été transformée par lui en groupe d'agriculteurs sédentaires. D'autres, comme les Kel-Ghela, la grande noblesse du Hoggar, avaient à peu près renoncé aux razzias parce que le Père les condamnait. Aussi les officiers disaient : « Sa présence, à lui seul, vaut là-bas plus et mieux qu'un corps d'occupation tout entier. »

L'habile connaisseur des mentalités africaines savait doser la vérité à ses ouailles barbares pour leur éviter des tentations de rébellion. « Je n'ai jamais, écrit-il à M. René Bazin, cessé de dire aux indigènes que cette guerre est chose sans gravité : deux gros pays ont voulu en manger deux petits ; les autres gros pays, tels que les Anglais, les Russes et nous, leur font la guerre, non seulement pour empêcher cette injustice, mais pour ôter à ces deux voleurs la force de recommencer ; quand ils seront bien corrigés et affaiblis on leur accordera la paix ; cela durera ce que cela durera, le résultat ne présente aucun doute, et nous avons l'habitude d'aller lentement, mais sûrement... Les gens de ce pays reculé sont d'une telle ignorance que tout détail supplémentaire les induirait en erreur : ils ne comprendraient pas, et se feraient des idées fausses. »

Malgré tout, des revers partiels sont annoncés, colportés. De Foucauld se désole. « Moussa notre ami n'a plus de cartouches, les rezzous ennemis sont de plus en plus nombreux et violents. » Mais par contre, le général Bailloud vient établir la T. S. F. jusqu'à Motylinski, à 50 kilomètres ; la première automobile est arrivée à In-Salah (26 avril 1916) et la piste automobile est poussée activement vers Tamanrasset. Et puis Fibroum révolté a été battu et sa tribu presque anéantie ; Ouksem que le Père avait conduit en France, Ouksem « ne cesse de faire des progrès ; il est évident qu'il tient non seulement à être fidèle, mais à montrer sa fidélité d'une manière éclatante par son attitude... Moussa a donné l'ordre à tous les chefs de tribus d'être plus dociles, plus ponctuels, plus prévenants que jamais avec les Français, pour bien montrer qu'ils étaient absolument fidèles... »

Enfin, si Motylinski est attaqué, l'ancien officier choisit avec le chef de poste Constant un lieu inexpugnable, muni d'eau, où la petite garnison sera sauvée...

Quant à lui, puisqu'on lui affirme que sa vie est nécessaire, qu'il est l'âme du Hoggar à franciser, il accepte en souriant six petits Gras et trente caisses de cartouches, il se rembûche dans le bordj crénelé... Sans se défendre il y mourra... et aussitôt la révolte grondera, parce que les travaux d'approche du grand précurseur n'auront pas encore abouti à la conversion de ces islamisés du Sahara. Le Père pensait — et avec Mangin le maréchal Lyautey a déclaré qu'il faut y réfléchir — que l'unique moyen de franciser les peuples de notre empire africain, c'était de les convertir à la foi catholique.

« Ma pensée est que si, petit à petit, doucement, les musulmans de notre empire colonial du nord de l'Afrique ne se convertissent pas, il se produira un mouvement nationaliste analogue à celui de la Turquie : une élite intellectuelle se formera dans les grandes villes, instruite à la française sans avoir l'esprit ni le cœur français, élite qui aura perdu toute foi islamique, mais qui en gardera l'étiquette pour pouvoir par elle influencer les masses ; d'autre part, la masse des nomades et des campagnards restera ignorante, éloignée de nous, fermement mahométane, portée à la haine et au mépris des Français par sa religion, par ses marabouts, par les contacts qu'elle a avec les Français (représentants de l'autorité, colons, commerçants), contacts qui trop souvent ne sont pas propres à nous faire aimer d'elle. Le sentiment national ou barbaresque s'exaltera dans l'élite instruite ; quand elle en trouvera l'occasion, par exemple lors des difficultés de la France au dedans ou au dehors, elle se servira

de l'Islam comme d'un levier pour soulever la masse ignorante et cherchera à créer un empire africain musulman indépendant.

« L'empire Nord-Ouest Africain de la France, Algérie, Maroc, Tunisie, Afrique Occidentale française, etc... a 30 millions d'habitants ; il en aura grâce à la paix le double dans cinquante ans. Il sera alors en plein progrès matériel, riche, sillonné de chemins de fer, peuplé d'habitants rompus au maniement de nos armes, dont l'élite aura reçu l'instruction dans nos écoles. Si nous n'avons pas su faire des Français de ces peuples, ils nous chasseront. Le seul moyen qu'ils deviennent Français est qu'ils deviennent Chrétiens [1]. »

Fuyons la politique, Messieurs. Mais admirons ce double mouvement du cœur de Foucauld, ce double amour qui est bien un : Dieu et Patrie.

II. — *Le Saint*

Comment le fêtard si mou de Sétif est-il devenu l'ascète apôtre de Tamanrasset ?

Dès l'âge de 15 ans, en rhétorique, Charles de Foucauld avait perdu la foi... du moins cessé toute pratique religieuse. Plus tard il écrira :

« Je n'ai eu aucun maître mauvais, — tous au contraire étaient très respectueux. Même ceux-là font du mal, en ce qu'ils sont neutres et que la jeunesse a besoin d'être instruite, non par des neutres, mais par des âmes croyantes et saintes, et en outre par des hommes savants dans les choses religieuses, sachant rendre raison de leurs croyances et inspirant aux jeunes gens une grande confiance dans la vérité de leur foi. Que mon expérience suffise à la famille, je vous en supplie. »

En Algérie et au Maroc, la perpétuelle invocation à Dieu qui s'élevait autour de lui des lèvres juives, arabes et marocaines, — ce nom d'Allah, de Jéhovah, sans cesse répété, ces prostrations cinq fois le jour, — et les spectacles étoilés des nuits de solitude, toutes ces voix qui crient dans le désert l'avaient remué profondément.

Il avait lu... Mais tout... tout, sauf les livres de doctrine catholique, dont il avait une crainte confuse. Et la tristesse ancienne le tenait, dit-il, muet et accablé, pendant ce qu'on appelle les fêtes.

Entre deux courses ou à la tombée de la nuit, il entrait dans les églises, il s'asseyait loin de l'autel, ne comprenant guère comment, et il disait la prière qui touche le cœur du Père qui est aux cieux : « Mon Dieu, si vous existez, faites-le moi connaître. Je cherche la lumière et je ne la trouve pas... » Elle fondit sur son âme comme sur une proie magnifique et ce fut très doux.

Vers le 28 octobre 1886, M. Huvelin, ce saint, vit entrer dans son confessionnal un jeune homme qui ne s'agenouilla pas, mais se pencha seulement.

— Monsieur l'abbé, je n'ai pas la foi. Je viens vous demander de m'instruire.

Monsieur Huvelin le regarda :

— Mettez-vous à genoux, confessez-vous à Dieu. Vous croirez.

— Mais je ne suis pas venu pour cela.

— Confessez-vous.

Quand il vit se relever le pénitent, absous, l'abbé reprit :

— Vous êtes à jeun ?

— Oui.

— Allez communier.

Il communia. « J'étais, dit-il, comme inondé de lumière, absolument comme S. Paul. » Bien vite il entra avec tout l'élan de sa riche nature dans la voie du complet abandon, qui le mènera jusqu'aux cimes, jusqu'au martyre.

L'HUMILITÉ. — Toute la vie intérieure du P. de Foucauld, pour ainsi dire, sort de cette parole de Monsieur Huvelin, inviolablement gravée dans son âme : « Jésus a tellement pris la dernière place que jamais personne n'a pu la lui ravir. » De là « ce tendre et croissant amour pour vous, Jésus, dit le Père dans ses écrits spirituels, ce désir de vous imiter, cette recherche d'une vie où je puisse partager complètement votre abjection, votre pauvreté, votre humble labeur, votre ensevelissement...»

Au Maroc, dans un but scientifique, il avait été heureux de serrer, sous ses guenilles empruntées, des instruments d'observation, tandis que les passants le couvraient d'insultes et de crachats : il savait la valeur des honneurs officiels. Quand il eut compris l'infini abaissement du Dieu-Homme fait esclave pour lui, il mit sa joie à trouver mille finesses silencieuses pour se laisser mépriser, tourner en ridicule, même par des enfants, par des religieux, — pourvu qu'il n'y eût pas péché de leur part ni scandale de la sienne.

Quand il arrive en Palestine, un vieux domestique lui demande : « Vous aviez une bonne place en France ? dit-on.

— Ah !

— Oui, une place de comte.

— Je suis un vieux soldat, » répond-il. Et c'est tout.

Il va faire visite à S. B. Mgr Piavi, patriarche de Jérusalem... Hélas ! En route, sous le grand soleil estival, ses paupières, son front, ses joues, brûlés, s'étaient enflés et tavelés. Des bandes de gros papier, serrées par des ficelles, cachaient les trous de son pantalon ouvert aux deux genoux. Ses sandales s'étaient usées ou brisées : de simples morceaux de bois les avaient remplacées. Le concierge le rebuta, le Patriarche le prit pour un illuminé. « Renvoyé assez lestement, racontait le Père. Aussi je suis très content. »

Quand il revient en France, en 4e classe, son bagage lui vaut peu de considération : un vieux panier avec quelque nourriture, et un bréviaire. Son costume : une robe de coton blanchâtre, de la poussière jusqu'aux épaules, et autour du corps un chapelet « si long, si gros, si lourd, » disait le Frère portier de la Trappe, qu'il y avait « de quoi attacher un *viau*. » Pour s'accoutrer ainsi, il fallait être un simple d'esprit, sans nul doute.

[1] Lettre à M. René Bazin.

A sa première visite à la Trappe, en 1890, il avait paru si minable qu'à sa demande d'entrer au noviciat le Père hôtelier avait répondu par une question toute naturelle :

— Savez-vous lire et écrire ?

— Un peu...

Cette fois, il n'eut pas l'honneur d'une question. Confondu dans un groupe de chemineaux plus ou moins estropiés, il reçut comme les autres son écuelle de soupe chaude et dormit avec eux dans la grange.

Sa sortie de l'Ordre cistercien avait été approuvée par tous ses supérieurs, autorisée par un indult. Mais jamais il ne s'en expliquait, heureux de passer pour « gyrovague » aux yeux de tel ou tel, qui ne pouvait deviner d'emblée une vocation aussi insolite.

Il publiera des livres, du fond du Sahara, que le monde savant portera aux nues. Mais ils seront signés du nom de l'interprète Motylinski, son ami. Qu'on lui représente même l'honneur qui rejaillirait sur le clergé s'il signait ses ouvrages, il répondra :

— « Non, non. On trouve toujours trop de prétextes pour manquer à l'humilité. »

Parlera-t-il du moins de ses hauts faits ? A Mgr de Viviers, qui l'aimait et qui l'interrogeait sur le Maroc :

— « Oui, dit-il, je connais un peu le Maroc. » Et il parla d'autre chose.

Très humble, il doit aimer l'obéissance.

Il obéit comme un enfant : à Léon XIII qui lui permet de mener au désert la vie érémitique, mais qui exige un délai de trois ans : frère Albéric attend trois ans. A Monsieur Huvelin sans lequel il ne décide rien : sur son ordre, il améliorera le régime alimentaire qui n'était au début que de pain et de tisane ; il lui demande la permission de visiter sa famille en passant, comme celle de devenir ermite au Sahara. A ses supérieurs de la Trappe, qui font de lui, à leur gré, un religieux de chœur, un valet et un prêtre, le vénérant, l'aimant comme on ne sait le faire que dans les cloîtres. Aux Clarisses de Nazareth et de Jérusalem, dont il se fait le commissionnaire, jardinier, enfant de chœur, et dont il écoute la voix, — voix des épouses qui redisent l'appel de l'Epoux, — le convoquant à l'honneur redoutable et béni du sacerdoce. Aux Pères Blancs qui l'accueillent à El-Goléa... Si vous voulez, Messieurs, ce simple trait du P. Bardou qui fut son supérieur à Maison-Carrée, près Alger.

— « En 1911, j'avais la joie de me rencontrer à Maison-Carrée avec le Père Charles de Jésus, comme nous l'appelions : petit, vieux, bruni, tête un peu penchée à droite, sourire plein de charité mystique. Chaud et long serrement des deux mains; on s'embrassa cordialement.

« Le soir, nous passâmes de longues heures ensemble. Il voulait me mettre au courant de tous ses projets. Je me sentais à cent coudées au-dessous de lui, et cependant il me parlait avec tant de déférence, me demandant mon avis sur tout. Il était presque heureux d'entendre de temps à autre un avis différent du sien, afin d'avoir à obéir.

« Le lendemain matin, revenant le voir, je vis étalé un peu de tous les côtés, sur le lit, sur les chaises, tout son petit paquetage : la veille, après mon départ, il avait lavé lui-même son linge dans sa cuvette. Le lit évidemment n'avait pas été touché. Il avait dû coucher par terre sur la descente de lit. Je lui dis que chez nous, je désirais qu'il se reposât mieux : — « Bien, me répondit-il, comme vous voulez. » Comme je lui demandais de changer de costume et de mettre un habit de Père Blanc (douillette noire et chapeau ecclésiastique) pour se rendre en France, il eut un mouvement de regret, bien vite réprimé, de quitter « l'habit de son Ordre », puis il ajouta doucement : « Comme vous voudrez. » Quand je revins, quelques minutes plus tard, l'habit était plié, serré dans sa ceinture de cuir.

Il avait obéi tout de suite.

Où était le lieutenant qui brisait son épée pour n'avoir pas à obéir au colonel ?

Pauvreté, Pénitence. — Où est l'ancien amateur de joyeuses frairies et de franches lippées ?

En l'an de grâce 970, Hugues de Foucauld s'était démis de ses biens, honneurs et dignités, pour vivre et mourir sous les livrées de la pénitence. En 1901, Charles de Foucauld, âgé de 43 ans, partait pour vivre et mourir au désert, — avec quel bagage ? Deux ou trois caisses contenant le nécessaire de la chapelle (et si pauvre !), quelques livres, 50 mètres de corde avec un petit seau pour puiser de l'eau, de la toile solide pour faire une tente, quelques sacs fendus en deux pour servir de tapis, — et rien de plus.

A Tamanrasset, ce fils des chambellans des rois bâtit lui-même son manoir : une case rectangulaire en briques crues : 8 mètres de long, 1 m. 80 de large, 1 m. 70 de haut ; en tout 4 fenêtres de 0 m. 50 de côté, dont trois sont closes par une toile transparente et une par des carreaux de verre. Et cela fait trois salles : la chapelle, dont l'autel n'est qu'un panneau de bois sur quatre piquets, le cabinet de travail-chambre à coucher, le lit n'étant qu'une natte sur un treillis de roseaux que soutenaient des briques, et des caisses formant la table, la bibliothèque et le... fauteuil ; le salon-cuisine-salle à manger, décoré d'images de piété et d'un portrait de Laperrine. Notons que la cheminée ne connaît le feu qu'aux heures des repas, si rigoureux que soit l'hiver.

Le grand chef Moussa Ag Amastane, qui avait vu en France les châteaux de la famille de l'ermite, lui disait : « J'ai vu ta sœur, ton beau-frère ; j'ai visité leurs maisons, leurs jardins. Et toi, tu es à Tamanrasset comme les pauvres. »

Le lever est à quatre heures ; la journée comporte cinq heures de travail manuel, de nombreux exercices de piété, une rude discipline, des études diverses, des réceptions innombrables. Le coucher à 8 heures et demie, avec interruption du repos de minuit à une heure, pour l'office. Le Père se convoque lui-même à tous les exercices diurnes et noc-

turnes, en sonnant sa cloche. Ah ! cette cloche ! Elle avait été expédiée de France dans un baril, que le profane croyait rempli de vin de messe. Dans la traversée du désert, les soldats, tous amis du Père, soignèrent le baril... matériellement, le baignant d'eau fraîche, le cachant sous la verdure, etc... Et quand le Père, étonné de recevoir ce vin qu'il n'avait pas requis, débonda le fût qui ne coula point, quel ébahissement et quels rires d'enfants !

A la Trappe, déjà, les austérités du Frère Albéric avaient étonné les moines si pénitents. Il avait vécu là de figues sèches et de légumes à l'eau. Allant à Viviers pour son ordination, avec le Rme dom Martin, qui l'avait chargé de préparer les provisions de voyage, il avait pieusement réuni des figues et des noix, le moins qu'il avait pu... et le saint Père Abbé, devant cette frugalité plus admirable qu'imitable, n'avait pu que sourire et avoir faim, séraphiquement.

Au Sahara, l'ermite raffina. Du pain et de la tisane, aux débuts. Malade, et commandé par Monsieur Huvelin, le Père Charles de Jésus dut s'accorder du lait concentré, des dattes et des figues, de la bouillie d'orge et, aux jours de gala, une mixture prétendue délicieuse : dattes sèches et thé grillé pilés ensemble et délayés dans l'eau. Oserai-je conseiller cette gastronomie aux maîtresses de maison?

Mais des amis surviennent-ils, le Père est-il en voyage ? Il s'adapte joyeusement aux habitudes de ses hôtes, parce que les saints tristes et les saints orgueilleux (oh ! l'illogisme !) sont de tristes et de piètres saints.

Le maréchal Lyautey conte cette anecdote : « En 1903, je venais de prendre le commandement du Sud-Oranais lorsque le Père de Foucauld passa 3 jours à Aïn-Sefra, où j'étais. Il fut mon hôte, partageant notre table, dont les convives étaient tous gais compagnons pleins d'entrain. Certes, nous ne nous lassions pas de faire appel à sa documentation sur le Maroc, sur les problèmes africains. Mais, trois jours durant, on ne peut pas ne parler que d'affaires sérieuses, et dans la liberté des propos de table, on oubliait parfois que le Père de Foucauld n'était plus le lieutenant de Foucauld. Lui ne semblait nullement s'en formaliser. Il ne se refusait pas à sourire, ni à tremper ses lèvres dans la coupe de champagne placée devant lui. Je le revois même demandant à Poeymirau de lui rejouer tel air de piano. Et je me disais à part moi : « C'est un Saint, c'est entendu, mais il n'est pas fâché tout de même de se détendre un peu parmi les vieux camarades. » Oui, mais au moment où il partait, je recevais un télégramme m'annonçant d'Alger la venue d'une caravane de touristes, qui arrivait dans une heure. Et je dis à mon ordonnance de se hâter pour tout mettre en ordre dans la chambre du Père de Foucauld. « Mais, mon général, il n'y a rien à faire. Il n'a touché à rien. Le lit n'est même pas défait. Pendant les trois nuits, il a couché par terre, sur la dalle, dans son burnous. » Je compris alors avec quelle discrétion et quelle réserve il avait tenu avant tout à ce que sa présence à notre table ne gênât personne, mais qu'il jugeait que cette infraction passagère et involontaire à sa règle de vie imposait à sa conscience ce redoublement d'austérité.

Lyautey ne savait pas que le Père expiait autrement ces bien involontaires intempérances. Le Père Bardou voulut un jour en avoir le cœur net. Il raconta au cher ermite qu'un Père Blanc, habitué à des repas de noix et de chou cru, payait durement les repas civilisés qu'il était parfois contraint de subir et sentait — parlons comme l'Ecriture — toute sa force s'écouler comme de l'eau.

— Et vous, Père Charles, demande l'indiscret à brûle-pourpoint, ressentez-vous le même effet ?

— Taisez-vous, répondit-il. Je suis souvent détraqué pour 15 jours.

Dirai-je qu'il tomba malade de pénitence et fut semoncé — et guéri — par le bon Laperrine, qu'il s'obligeait à chercher l'eau potable, à 3 kil. de son ermitage, « pour faire pénitence » ?... Je dirai plutôt, et en deux mots, les deux sacrifices qui lui furent les plus cruels.

— « En me faisant Trappiste, disait-il, mon plus dur sacrifice n'a pas été de renoncer aux aises de la vie, mais au service de la France. »

Il y aura pis. Il y aura l'échec. Pendant vingt ans, l'apôtre rêvera de fonder un Ordre qui perpétue son œuvre et son esprit. Il mitigera sa règle une fois, deux fois... Un seul Frère, un marin breton, le suivra, et malade, en débris, s'en ira le cœur déchiré. Pendant sept ans, les sept derniers de sa vie, le saint ermite poursuit son rêve : la fondation d'une œuvre de prières pour la conversion des infidèles. L'œuvre existe. Mais il ne l'a pas vue sur terre. Et pour elle, pour obtenir par la prière qui naîtrait d'elle, la conversion de nos trente millions de païens africains, il acceptait l'exil. « Après la paix, écrivait-il à Monsieur l'abbé Laurain, le jour de la Toussaint 1916, un mois avant sa mort, je ferai tous mes efforts pour l'établissement définitif de notre union, allant où il faudra, et restant en France autant qu'il faudra. Que la volonté de Jésus se fasse en cela et en tout. »

N'est-ce pas la mort à soi-même et l'horreur implacable du moi ? Mgr Bonnet l'a bien dit : le Père de Foucauld aspirait à être le grain de froment qui doit passer par la mort pour que de ses cendres, la vie jaillisse plus vigoureuse et plus pleine.

Le désert, en le séparant de tout ce qu'il était et de tout ce qu'il aimait, sera la tombe mystique où s'opérera ce mystère de résurrection et de mort. C'est là, en effet, que, loin de son pays et loin des siens, se poursuit et se consomme son œuvre d'immolation, là, qu'il s'applique à faire mourir tout ce qui en lui n'est pas immortel. Il y meurt à tout ce que le passé a amassé autour de lui d'affection, de considération et de gloire ; il y meurt à tout ce que lui promettaient, dans l'avenir, de brillants succès, de hautes distinctions, d'honnêtes et faciles plaisirs, son nom, ses relations, sa fortune, ses puissantes amitiés, le charme de son commerce, les éminentes qualités de son esprit, les séduisantes at-

tractions de son cœur. Il fait mourir, dans son corps dompté et asservi à une volonté de fer, tout ce qui lui est une satisfaction permise, mais superflue, ne lui accordant rien de ce qui excède les besoins les plus rigoureux et les plus strictes exigences de la nature. »

Que si nous en cherchons la raison profonde, Messieurs, il nous faut remonter à ces années 1897-1900 où le frère Albéric, se croyant muré à tout jamais dans l'oubli et l'abjection, entendit l'abbesse de Nazareth lui porter le message de Dieu : « Solitude et apostolat ne s'excluent pas. Soyez apôtre. Soyez prêtre. Allez semer l'Eucharistie dans le désert, et le désert fleurira au soleil de l'infinie charité. »

C'est pour les âmes et pour Jésus que Charles s'anéantit.

L'APÔTRE. — Ames de Touaregs, âmes de soldats français, il les voulut toutes à Dieu.

Parfois, officiers et soldats assistaient à sa messe, à ses instructions. Plus souvent, ils venaient le consulter comme un maître ès-choses du désert. Et combien lui ont dû un renouveau de force et d'élan ! Beaucoup lui ouvraient leurs consciences. Pour des incroyants, il fut le conseiller, le confident, dont l'influence dura même après le service militaire par un échange de lettres que la mort seule interrompit. Si tous ne furent pas convertis, tous furent rapprochés de Dieu dans la mesure qu'ils pouvaient porter.

Le Père ne les attendait pas seulement chez lui ; il allait à la recherche de la brebis égarée comme de l'agneau fidèle (si ces images bibliques peuvent convenir à nos rudes sahariens), marchant à des centaines de kilomètres, à pied le plus souvent, à cheval, ou à chameau, s'il faut, pour « faire, disait-il, dans la mesure de ma misère, travail d'ouvrier » de Dieu dans des garnisons perdues dans les oasis.

Après les combats, il volait au secours des blessés. Deux faits seulement :

Du 17 au 20 août 1903, le capitaine de Susbielle, enfermé avec 470 hommes dans Taghit, avait tenu quatre jours contre 6.000 Marocains, dont 1.200 restèrent sur le terrain ; « le plus beau fait d'armes de l'Algérie depuis quarante ans », écrit le Père. Aussitôt averti, il accourt, ensevelit les 9 morts, soigne les 21 blessés, relève leur moral à tel point qu'aucun ne succombe, et ne s'en va qu'après six semaines d'un labeur écrasant, pendant lesquelles (naturellement) il néglige d'user du lit offert.

La surprise de Moungar, en septembre, nous met hors de combat 57 hommes, dont 8 tués, sur 80, en sept heures de combat. La vingtaine valide tient bon jusqu'à l'arrivée des renforts. Dans la nuit, l'ancien officier de Foucauld apprend le fait. Il emprunte le cheval d'un goumier, il part. Un arabe l'escorte. Il franchit d'une traite les trente kilomètres, traversant un pays infesté de patrouilles ennemies. Et là encore, il sauve la vie des corps et ranime les âmes.

Il avait dit : « Ah ! penser qu'un Français meurt sans sacrements, faute d'un prêtre assez proche ! Ah ! que j'ai hâte ! Un jour d'avance peut être le salut d'un soldat français de plus. » Messieurs, que d'âmes de Français lui ont dû leur salut éternel !

Mais c'est surtout pour conquérir les âmes des infidèles qu'il s'est enfoncé à 2.000 kilomètres d'Alger, « sans protection, a écrit Mgr Bonnet, sans autres armes que son crucifix, dans une région inhospitalière, défiante de l'étranger, d'un fanatisme si ombrageux et si intolérant que depuis huit siècles pas un missionnaire n'avait osé l'aborder et ne l'eût impunément abordée. » Il est là, sous un vêtement étrange, j'allais dire provocateur, « isolé de tout secours et de tout recours humains, environné de suspicions redoutables », qui peuvent se changer en haines meurtrières. Il est là, prêt à tout, même au martyre qu'il entrevoit et qui l'attire, digne de sa lignée, de ce Bertrand de Foucauld mort sous S. Louis, à la Massoure, de cet Armand de Foucauld, grand-vicaire d'Aix, tué aux Carmes en 1792.

— « Le salut d'une âme, écrivait le Père en 1910, est au-dessus de toute parole et de toute imagination. Que, pendant l'infini de l'infini des temps, une âme soit ange, au lieu d'être démon, c'est un bien infini comme l'éternité. »

Et déjà en 1904 :

« Priez pour moi, pour ma conversion ; priez ; demandez des prières, je vous le demande au nom du Sacré-Cœur pour les âmes du Sahara, du Maroc, des Touaregs, et aussi pour celle d'un missionnaire chargé de les conduire à Jésus... pour toute cette Afrique du Nord, où la nuit morale est si profonde... C'est un devoir pour nous, Français, de convertir nos colonies. »

Il sait bien que son œuvre est œuvre de temps, de bonté, de contact étroit. Ses successeurs verront la moisson qu'il aura semée. Il sème.

« Ma vie consiste donc, dit-il, à être le plus possible en relation avec ce qui m'entoure et à rendre tous les services que je peux. A mesure que l'intimité s'établit, je parle, toujours ou presque toujours en tête à tête, du bon Dieu, brièvement, donnant à chacun ce qu'il peut porter, fuite du péché, acte d'amour parfait, acte de contrition parfaite, les deux grands commandements de l'amour de Dieu et du prochain, examen de conscience, méditation des fins dernières, à la vue de la créature pense à Dieu, etc... donnant à chacun selon ses forces, et avançant lentement, prudemment. »

Dès l'abord, comme tant de missionnaires, il visite les malades. A leur chevet, il passe des journées, des nuits entières. Ils sont grossiers, ils sont sales... il les aime. Il leur donne ce qu'il a, et jusqu'à son nécessaire, puisqu'en 1908, année de famine, ayant trop souvent donné sa ration aux affamés, il faillit lui-même mourir d'inanition.

Il avait conquis, par sa bonté, les enfants et les jeunes gens. Plusieurs lui racontaient leurs fautes, tour à tour grondés et relevés, rétablis en grâce aussi, avec leurs parents ou leurs chefs. Quelques-uns, très rares, furent baptisés. L'heure n'était pas venue de moissonner. Comme Lavigerie, Foucauld sema.

Les Touaregs vénéraient le « Marabout », le « Grand marabout blanc ». Bien qu'il n'invoquât ni Allah ni le Prophète, l'admiration, peut-être un peu de crainte, se mêlait à leur affection pour leur bienfaiteur, dont la supériorité ne leur échappait point, dont le surnaturel rayonnait. Une femme noble du Hoggar, dont Foucauld avait sauvé les cinq enfants pendant la famine, disait au général Laperrine :

« Combien c'est terrible de penser qu'un homme si bon, si charitable, donnant l'exemple de toutes les vertus, n'entrera pas dans le Paradis du Prophète ! Nous sommes beaucoup qui prions Allah tous les jours pour qu'il se convertisse et qu'il soit musulman. »

Espérons que la prière (en sens inverse) de l'apôtre aura été plus efficace.

Tout en se donnant à ses ouailles d'un genre spécial, le Père restait d'ailleurs sans illusions.

Quand il passa par Ghardaïa, avec le jeune targui Ouksem, qu'il emmenait en France, les Pères Blancs feignirent une moue :

— Comment, Père, emmener un indigène en France ? Vous allez le gâter. Vous verrez : plus tard il vous trahira.

— Jésus, répondit-il, savait bien que Judas le trahirait, et pourtant il l'aima.

Au retour, Ouksem était tout fier d'une carabine à répétition.

— Père Charles, qu'avez-vous fait ? Peut-être c'est cette carabine qui vous tuera.

— Le bon Dieu a bien fait pousser l'arbre qui a donné le bois de la croix.

Vous étonnerez-vous, Messieurs, que le Dr Hérisson ait pu porter sur lui, après un long contact journalier, ce jugement d'autant plus frappant que le major était protestant : « Le Père de Foucauld grandissait démesurément quand on le voyait tous les jours de près » ?

Amour de Jésus. — En vérité, il pratiquait ce qu'il demandait aux futurs membres de son Ordre mort-né : il gardait « son esprit élevé au-dessus des tempêtes passagères du monde, pour voir sans cesse et ne voir que deux choses : l'unique modèle, Jésus, et les âmes rachetées à si grand prix, qu'il faut aimer et chercher à sauver, comme il l'a fait. »

« Comme il l'a fait ». Tout le Père de Foucauld est là. Jésus seul, et c'est assez. Il veut son calice et ses épines, il veut sa croix, il veut sa ressemblance, et pour lui, s'il faut, souffrir ; souffrir est la joie parfaite.

« Bénissons les épreuves, écrit-il d'In-Salah. C'est le calice du Bien-Aimé : il nous le présente pour que nous y trempions les lèvres, après y avoir bu le premier. Quelle faveur ne nous fait-il pas en cela ? Ce sont les épines de sa couronne. Il les met en ce moment sur notre front... Partager son sort... comme c'est doux pour le cœur qui l'aime ! »

S'il aimait !... Le maréchal Lyautey raconte ainsi une messe de l'ancien lieutenant de Foucauld, à Beni-Abbès :

« C'était un dimanche, et je savais que nous ne pouvions lui faire de plus grande joie que d'assister à sa messe. Cette chapelle était une pauvre masure aux murs de toub, au sol en terre battue. Il y avait là quelques Arabes attirés par sa sainteté. Et devant cet autel qui n'était qu'une table en bois blanc, devant ces vêtements sacerdotaux d'étoffe grossière, ce crucifix et ces chandeliers en étain, devant toute cette misère, mais aussi devant ce prêtre en extase, offrant le sacrifice avec une ferveur qui remplissait le lieu de lumière et de foi, nous éprouvâmes tous une émotion religieuse, un sentiment de grandeur que nous n'avions jamais éprouvé ni ressenti au même degré dans les cathédrales les plus somptueuses, en face de la pompe des offices solennels.

« Par delà les humbles murs de terre, au delà de ces quelques musulmans venus spontanément s'associer à la prière, c'était la vision de l'immensité saharienne, de ce Sahara dont les dunes fauves venaient comme des vagues battre le seuil même de la chapelle et sur lequel il régnait vraiment par la force de cette prière et de ses vertus, de son sacrifice, y faisant bénéficier la France de l'amour et du respect qu'il inspirait. »

Ne l'inspirait-il pas aux saints eux-mêmes ? Mgr Guérin, vicaire apostolique du Sahara, supérieur de l'ermite et son ami intime pendant douze ans, disait : « Une seule chose m'étonne dans le Père Charles : c'est qu'il ne fasse pas de miracles. »

Cependant, de ces conversations avec le Maître, des colloques diurnes et nocturnes sans fin, des faveurs mystiques dont la correspondance et le diaire portent, voilés, d'indéniables témoignages, le monde n'a jamais ni rien vu ni rien lu. Charles de Jésus avait compris le néant de tout le créé et l'unique Amour éternel.

« Dans cette solitude où je suis, écrivait-il en 1906, on voit si clairement le néant de tout ce qui n'est pas Dieu et son œuvre, Dieu et son amour, Dieu aimé par nous et par toute âme, que nous devons aimer comme nous-mêmes. On voit si clairement ces âmes créées par Dieu et pour Lui, pour L'aimer et Le suivre éternellement dans le ciel avec les anges, et soumises comme l'ont été les anges à une courte épreuve, courte parce que Dieu est si bon. Il a hâte de nous faire entrer dans notre vie ; celle-ci n'en est pas une, ce n'est que le court temps d'épreuve, le songe d'une nuit, un mirage, mais un mirage dont dépend notre éternité. »

Déjà il vivait en ce monde comme n'étant plus de ce monde, et tout son rêve était de se dissoudre, pour être avec Jésus.

La fin. — Or, comme il avait aimé la France, les âmes et son Jésus, il les aima jusqu'à la fin. Il avait déclaré « bienheureux ceux qui par vocation sont voués à l'imitation du Maître, bienheureux de l'imiter dans sa mort comme dans sa vie ». L'heure de la Béatitude a sonné pour lui, ce premier vendredi, premier jour de décembre 1916.

Vers cette époque, des Fellagahs de l'Est, où les Allemands et les Turcs poussaient les nomades à saisir, voire à tuer les Français influents, une